

# ASCENSION DU TITLIS

par VICTOR PUISEUX

*7 Septembre 1867*

Réveillé avant minuit, j'appelle Pierre, Louise et Marie, qui se lèvent sans se faire prier. Nous descendons en faisant le moins de bruit possible, et, au bas de l'escalier, nous trouvons nos deux guides, Leodegard Feierabend et Guiseppe Cattani, portant chacun une lanterne d'une main et de l'autre une hache dont le manche sert de bâton ferré; ils se sont en outre munis de cordes et chacun d'eux a sur son dos un sac contenant des vivres. Des nuages couvrent une grande partie du ciel; on aperçoit seulement quelques étoiles vers le nord. Nous partons sans être bien rassurés au sujet du temps, et, après avoir passé le pont en face du village, nous commençons à monter dans la forêt. Nos yeux s'habituent peu à peu à la lumière douteuse que projettent les lanternes, et les faux pas ne sont pas trop multipliés. Au-dessus de la forêt nous traversons un grand pâturage, puis nous gravissons une série interminable de zigzags qui vers deux heures du matin nous amènent au bord de la Trubseealp.

Nous laissons sur notre droite, sans le voir, bien entendu, le lac de Trübsee, et nous continuons à nous élever, tantôt sur des pelouses, tantôt sur des débris d'ardoises. Le chemin est moins bien tracé qu'au

commencement et la pente est bien raide; je donne le bras tantôt à Louise, tantôt à Marie. Les guides en font autant, et personne ne reste en arrière. On s'arrête un moment pour se restaurer d'un verre de vin; car le froid est assez vif, et nous distinguons les pentes de neige assez près de nous. Bientôt même nous en traversons quelques flaques à la lueur de nos lanternes, et les pieds encore novices apprennent à s'affermir sur ces surfaces glissantes. Vers 4 heures, nous avisons un rocher qui nous abrite contre le vent et dans les anfractuosités duquel règne une température assez douce. C'est là que nous faisons notre premier déjeuner, au-dessus d'un précipice effroyable dans lequel un guide s'amuse à faire rouler notre première bouteille vide. Pendant ce temps, l'aube commence à blanchir, et les lanternes deviennent inutiles, d'autant plus que les nuages se dissipent en grande partie.

Nous montons assez longtemps encore par des arêtes de rochers, jusqu'à ce qu'enfin il faille nous engager sur le glacier. Les pentes y sont d'abord assez modérées, et la neige à ce degré de consistance qui permet d'y asseoir solidement le pied; mais bientôt nous arrivons à des surfaces plus inclinées où il est nécessaire de nous attacher les uns aux autres. Pierre et Marie sont reliés au guide qui marche en tête. Une autre corde réunit le second guide, Louise et moi, le guide étant à l'arrière-garde et Louise entre nous deux. Nous arrivons enfin à l'endroit critique où ce n'est plus de la neige que nous avons sous les pieds, mais une pente de glace dure aboutissant à des précipices.

Le premier guide, saisissant sa hache, taille un premier pas dans la glace. Quand il y a assuré un de ses pieds, il taille un second pas, et ainsi de suite. Chacun de nous avance de même, occupant la trace que le précédent vient de laisser vide, et ayant soin de frapper du pied, afin de souder les fragments de glace et de former une ornière solide où l'on se sente bien en équilibre. Dans les premiers moments, on ne laisse pas d'éprouver une certaine inquiétude en voyant à quelques centaines de mètres de profondeur les crevasses où l'on irait rouler si l'un de nous venait à glisser et à entraîner ses compagnons. Mais on se rassure bien vite en voyant avec quelle solidité on est établi dans les pas creusés par le guide, et on sent qu'à moins

d'une imprudence volontaire, on est là en parfaite sûreté. Il va sans dire d'ailleurs que les guides et moi avons sans cesse la main sur la corde, prêts à retenir celui qui commencerait à dévier du chemin. On n'avance pas vite en marchant de cette sorte et il nous fallut près de trois quarts d'heure pour traverser cette pente dans laquelle on dut tailler une centaine de pas.

Pendant ce temps-là le soleil s'était levé, et après avoir éclairé d'abord les plus hauts sommets, il projetait maintenant ses rayons sur l'immense nappe de neige au milieu de laquelle nous nous trouvions. Le temps était devenu tout à fait beau, et le spectacle était magnifique. Le glacier est assez peu crevassé. Nous pûmes cependant nous approcher de quelques fentes profondes et admirer la belle couleur bleue qu'affecte la glace dans ces cavités.

La pente devenue moins forte et la neige moins dure nous permettaient maintenant de cheminer librement; mais soit l'effet de la hauteur, soit qu'il faille l'attribuer au froid ou encore au manque de sommeil pendant la nuit, les enfants commencèrent à éprouver une fatigue qu'ils avaient peine à surmonter. Les guides et moi nous les aidâmes de nos bras, et bientôt nous atteignîmes une arête de rochers qui surgit au milieu du glacier, et qui, en vingt minutes nous conduisit au sommet du Titlis. Ce sommet est formé par une étroite plate-forme dégarnie de neige et sur laquelle on a construit avec des fragments de pierre deux petites pyramides. Un creux laissé dans l'une d'elles abrite un petit registre qui reste là à demeure et sur lequel les visiteurs inscrivent leurs noms. Nous ne manquâmes pas de le faire, mais auparavant, nous avions contemplé avec une bien vive admiration l'imposant spectacle qui s'offrait à nous.

A l'ouest, les Alpes Bernoises nous montraient à quelques lieues de distance leurs cimes colossales, parmi lesquelles le Finsteraarhorn, le Schreckhorn et le Wetterhorn attiraient surtout l'attention.

A l'est, la masse imposante du Glaernisch se voyait parfaitement : un nuage masquait une partie du Tödi, mais les Clarides étaient très distinctes, ainsi que l'Uri Rothstock, le Bristenstock et les autres sommités qui dominent la vallée de la Reuss jusqu'au St-Gothard.

Au nord nous voyons se dresser le Pilate et le Rigi et nous dis-

tinguions plusieurs portions du lac des quatre cantons, sans compter plusieurs lacs de la plaine suisse que nous apercevions dans l'éloignement. Plus près de nous et sous nos pieds, nous avons les glaciers de l'Engstlen, les sommets aigus des Spannörter et cette plaine de neige immaculée dont nous occupions le point culminant.

Mais ce qu'il y avait de plus frappant peut-être dans tout ce panorama, c'est la vue dont nous jouissions du côté du Sud. Là se dressaient deux montagnes aiguës, le Spitzliberg et le Sustenhorn, brillantes de neige jusqu'à leurs sommets, et dominant un immense glacier d'une pureté parfaite et dont aucun rocher n'interrompt l'éclatante blancheur. Un autre glacier non moins beau, celui de Triften, venait se réunir à celui-là : il y a dans cet aspect quelque chose qui rappelle celui de l'Océan.

Mais ici, c'est une mer d'une blancheur éblouissante; les vallées sont à peine indiquées par quelques sillons; la terre habitable semble avoir disparu et on se trouve comme transporté dans un monde nouveau d'où la vie est absente et où les forces aveugles de la nature règnent en souveraines.

En s'abritant du vent, Pierre, Louise et Marie sont parvenus à se réchauffer et font honneur au déjeuner que nous arrosons d'eau prise à la surface du glacier. Après le repas, nous reportons encore nos yeux sur l'immense horizon qui nous entoure. Mais déjà la vue est moins complète. Les nuages se sont rapprochés de nous et nous donnent le signal du départ. Deux voyageurs qui arrivaient à ce moment ont du être moins favorisés que nous.

A quelques pas du sommet, un chien accourt joyeux à notre rencontre. C'est le chien d'un de nos guides qui, s'étant aperçu au point du jour du départ de son maître, est venu le rejoindre. La traversée du glacier s'accomplit sans aucun incident qui mérite d'être mentionné. Sur la pente de glace nous retrouvons les pas taillés le matin, et nous franchissons ce passage avec une aisance parfaite. Sur une des dernières flaques de neige, Pierre essaye une glissade qui lui réussit assez mal. Il pirouette autour de son bâton et arrive en bas le dos en avant. Mais il n'y avait là aucun danger, et on ne fait que rire de sa mésaventure.

A la Trübseealp, nous remarquons le lac et une cascade que

nous n'avions pas distinguée le matin. Puis, après une station consacrée à un léger repas près d'une jolie fontaine, nous descendons le chemin en zigzag, qui nous paraît encore plus long qu'à la montée. Enfin, à 11 h. 1/2, nous rentrons à Engelberg un peu fatigués, mais enchantés de notre expédition.